

On vit pour 1 fr. par jour

M. Emile Schreiber vient de faire paraître sous ce titre aux éditions Baudinière, un de ces livres vivants, pittoresques et instructifs dont il a le secret. Déjà il nous avait conduits à Moscou, à Rome, à Jérusalem, aux Etats-Unis : cette fois-ci il nous mène à travers l'Inde, l'Indochine et la Chine, au Japon, dans ce Japon où, nous dit-il, on vit pour un franc! Le Japon que nous présente M. Schreiber n'est pas seulement celui des cerisiers en fleurs sous lesquels soupire et se meurt Mme Butterfly, mais le pays à la fois féodal et capitaliste avec lequel le monde entier doit compter sur le terrain économique et politique.

M. Schreiber a été très frappé par la politesse chinoise. Voici à ce sujet quelques extraits analysant en même temps les relations de courtoisie entre les sexes, toutes différentes des pays d'occident :

La politesse n'est pas un monopole des hautes classes. Elle est ici générale.

Le contrôleur qui, dans le train, vient poinçonner votre billet, retire sa casquette avant de vous le demander, et quelle que soit la classe.

Dans les autocars qui nous conduisent aux environs de Tokio, la petite receveuse qui, en général n'a pas plus de seize ou dix-huit ans, donne toujours en japonais les explications sur les monuments ou les paysages rencontrés. Elle termine chacune de ses phrases par : « J'ai l'honneur de vous remercier », indiquant par là combien elle apprécie l'attention qui lui a été accordée.

Par contre, la politesse japonaise n'exige pas que la priorité soit donnée aux femmes. Dans les dîners où nous avons été invités, la place d'honneur n'était toujours réservée, et ma femme n'était servie qu'en second.

D'ailleurs, dans sa vie privée, le Japonais reçoit de sa femme des marques de déférence constantes. Quand il part de chez lui pour vaquer à ses occupations, sa femme doit l'accompagner jusqu'à la porte, suivie de la, ou des servantes. Au moment où le Maître va franchir le seuil, son escorte féminine s'agenouille et s'incline profondément, les bras en avant, la tête baissée vers le sol, deux ou trois fois de suite au moins. Le mari répond en prononçant la phrase consacrée « Je vais et je reviens ». Il arrive assez souvent qu'il ne revienne que le lendemain soir. Sa femme se garderait bien de lui demander la moindre explication à ce sujet.

Même dans ce cas, elle doit faire en sorte d'être là au moment où elle entendra dans la rue ou dans le vestibule le bruit des « getas » de son mari. Aussitôt,

accompagnée des servantes, elle ira reprendre auprès de la porte la position du salut et s'inclinera, soumise, devant le maître enfin revenu.

La femme japonaise, sauf dans les familles européennes ou américanisées, ne prend pas davantage ses repas avec son mari; elle le sert et il l'honore beaucoup en lui offrant du « saké » (vin de riz que l'on sert chaud) dans sa propre tasse minuscule comme un coquetier; c'est sa femme ou la « geisha » dans les dîners d'hommes, qui remplit ce verre autant de fois que le Maître le vide.

La femme est d'ailleurs un objet de commerce dans les régions les plus misérables du pays :

Accompagné d'un interprète, je me suis rendu dans le nord du Japon, à Akita. Dans cette région les paysans sont obligés de vendre leurs filles.

Il suffit de visiter les quartiers réservés de n'importe quelle grande ville japonaise pour voir ce que deviennent ces malheureuses. Comme au Siam, elles souscrivent un contrat de « travail », de deux ou trois ans, en échange d'une somme de 1500 à 2000 francs qu'elles remettent à leurs parents pour payer leurs dettes. Cette traite des « jaunes », si l'on en juge par l'extension des quartiers où elle a lieu, livre chaque année aux trafiquants des dizaines de milliers de jeunes paysannes japonaises.

Jusqu'à l'année dernière, la loi japonaise consacrait de tels marchés, le plus souvent formulés par écrit, et les jeunes filles qui contrairement à leur contrat s'échappaient, étaient poursuivies et condamnées en justice. Ce n'est que depuis cette année, symptôme de l'apparition au Japon de la morale occidentale, que la justice et la police ne se mêlent plus des inexécutions de contrat, laissant les traitants se débrouiller comme ils le peuvent avec leurs victimes.

En ce qui concerne le prix de la vie, il est certainement favorable aux étrangers qui vont au Japon... mais il est bien néfaste pour les libres-échangistes qui, devant les prix de revient japonais n'ont plus qu'à revendiquer eux-mêmes le maintien des barrières douanières! Comment lutter en effet contre un pays où une paire de chaussures vaut 9 frs, un parapluie coton 4 frs, un phonographe 35 frs, un appareil photographique 4 frs 30, un microscope 6 frs 30. La pension des meilleurs hôtels ne dépasse pas 30 frs, une sardine ne coûte qu'un centime.

Et l'on comprend ces prix qui permettent à une famille de 5 enfants de vivre avec 1.350 frs par an, soit 270 frs par tête, soit 80 cm. par jour et par personne!

M. Schreiber n'admire pas, il constate et il conclut son livre comme les autres, par un hymne à la douce France :

Dans aucun pays il n'y a moins d'abus de pouvoir et de persécution; dans aucun l'air n'est plus léger, les hommes moins rudes, les femmes plus gracieuses, les produits de la terre plus abondants et plus savoureux.

Lisez donc le livre d'Emile Schreiber qui vous plaira et vous fera apprécier une fois de plus la joie d'être Français.

C. B.

1936-22-02

n° 1181.